

La gloire morale du Seigneur Jésus Christ

Le caractère du Seigneur Jésus Christ, durant sa vie terrestre, était comme un parfum d'encens qui montait vers Dieu. Nous ne pouvons saisir qu'une infime partie des perfections de l'homme Christ Jésus, mais cela éveille dans l'âme du croyant des sentiments d'intense adoration.

► Élevé et abaissé

C'est l'assemblage ou la combinaison de vertus qui constitue la gloire morale. Jésus savait, comme dit l'apôtre, "être abaissé et être dans l'abondance" (Phil. 4. 12). Il savait user des moments de prospérité, si on peut les appeler ainsi, comme des moments d'abaissement ; pendant sa vie, il apprit à connaître les uns et les autres.

Ainsi, lors de la transfiguration, il fut, pour un moment, introduit dans la gloire, et ce fut une heure radieuse. Mais quand il fut redescendu de la montagne, il commanda à ceux qui avaient été les témoins oculaires de sa majesté de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu. Arrivé dans la plaine, il ne s'arrête pas pour recevoir l'hommage de la foule, mais il reprend aussitôt son service habituel, car il savait "être dans l'abondance". Jésus savait aussi être abaissé. Voyez-le devant les habitants de Samarie en Luc 9, alors qu'il anticipe le moment de son assomption, il envoie des messagers devant lui. Mais les Samaritains ne veulent pas le recevoir. Il redevient le Nazaréen repoussé et porte ce nouveau caractère en s'éloignant du village comme il avait porté le premier avant d'y arriver.

► Proche et distant

Il y a, dans le caractère du Seigneur, d'autres combinaisons qui doivent attirer notre attention. On remarque, dans sa manière d'être, une douceur et une bonté que l'on ne rencontre jamais dans les hommes, et pourtant on sent toujours qu'il était étranger. Étranger ici-bas, puisque l'homme révolté remplissait la scène, mais se trouvant très près aussitôt que la souffrance ou le besoin le réclamait. L'éloignement dans lequel il se tenait et l'intimité dans laquelle il se montrait étaient tous deux parfaits. Plus que de considérer la misère qui l'entourait, il y prenait part avec une sympathie dont la source était tout entière en lui-même ; il faisait plus que repousser la corruption qui l'entourait, il maintenait la séparation de la sainteté elle-même sans aucun contact avec le mal ou la souillure.

Quelle harmonie dans la combinaison de la sainteté et de la grâce ! Jésus est près de nous quand nous sommes las, quand nous avons faim, quand nous sommes en danger ; mais il est éloigné de nos penchants naturels et de notre égoïsme. Sa sainteté a fait de lui quelqu'un d'entièrement étranger dans un monde souillé, mais sa grâce l'a maintenu toujours actif dans un monde souffrant et misérable. La vie du Sauveur est ainsi mise en évidence sous l'aspect de sa gloire morale : il était obligé de se tenir à l'écart à cause du caractère de la sphère dans laquelle il se mouvait, et en même temps, la misère et l'affliction qui y régnaient le poussaient sans cesse à agir.

► Dans le monde, et pas du monde

Il y a en Jésus des combinaisons de caractères, aussi bien de vertus que de grâces. Ses relations avec le monde, quand il était ici-bas, montrent cela. Il était à la fois un vainqueur, un homme de douleurs et un bienfaiteur. Quelle gloire morale dans un pareil assemblage ! Il a vaincu le monde, repoussant toutes ses séductions et toutes ses offres ; il a souffert de la part du monde, rendant témoignage pour Dieu contre l'esprit du monde ; il a fait du bien au monde, dispensant continuellement son amour et sa puissance et rendant le bien pour le mal. Les tentations du monde ne servirent qu'à faire de lui un vainqueur ; la corruption et la haine du monde en firent un homme de douleurs et ses misères, un bienfaiteur. Que de gloires morales se trouvent ici réunies !

Jésus dit lui-même en Jean 17. 15 : "Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal". Il fut lui-même la manifestation de cet état pendant toute sa vie, car il était toujours dans le monde, actif au milieu de son ignorance et de sa misère ; mais jamais il ne fut du monde, jamais il ne participa à ses espérances ou ses projets, ni n'en respira l'esprit. Au chapitre 7 de l'évangile de Jean est rapportée la fête des tabernacles ; cette fête est l'anticipation du royaume à venir, le peuple d'Israël se souviendra alors qu'il avait été autrefois errant dans le désert et avait demeuré sous des tentes. Les frères de Jésus lui proposent de profiter d'une telle occasion pour se mettre en avant : "Si tu fais ces choses, lui disent-ils, montre-toi au monde toi-même". Jésus refuse. Le moment de célébrer la fête des tabernacles n'est pas encore venu pour lui. Jésus aura plus tard son royaume dans le monde, mais pour le présent, il est en route vers l'autel et non vers le trône. Il ne veut pas être de la fête, mais il doit s'y trouver. Aussi le voyons-nous là occupé du service sans être à l'honneur ; il n'opère pas de miracles, comme ses frères l'auraient voulu, mais il enseigne la foule, s'effaçant derrière cette parole : "Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé" (v. 16).

► Il y a un temps de garder et un temps de jeter

Cette parole du Prédicateur (Ecc. 3. 6) était réalisée parfaitement par le Seigneur. Il n'y a pas de dilapidation dans les services du cœur ou de la main qui rendent hommage à Dieu : "Tout vient de toi, disait David au Seigneur, et ce qui vient de ta main, nous te le donnons" (1 Chr. 29. 14).

"La terre est au Seigneur et tout ce qu'elle contient" (1 Cor 10. 26). Le pharaon traitait de paresseux le peuple d'Israël qui demandait d'aller sacrifier à Dieu, et les disciples considèrent les trois cents deniers dépensés pour oindre le corps de Jésus comme étant une perte. Mais donner au Seigneur ce qui lui appartient, l'honneur ou le sacrifice, l'affection du cœur, le travail des mains ou les biens de la maison n'est ni de la paresse, ni une perte : rendre à Dieu est le premier devoir.

Jésus savait quand il fallait " jeter " et quand il fallait " garder ". "Laissez-la", dit-il à propos de la femme qui venait d'être blâmée pour avoir répandu sur lui le vase de parfum de nard pur, "elle a fait une bonne œuvre envers moi". Tandis qu'après avoir rassasié les foules, il disait : "Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu" (Jean 6. 12).

Si le service prodigue du cœur ou de la main dans le culte rendu à Dieu n'est pas une perte, les miettes même de la nourriture de l'homme sont sacrées et ne doivent pas être jetées. Celui qui, dans l'une des occasions, justifia la dépense de trois cents deniers, dans l'autre ne permit pas que le reste des cinq pains soit laissé sur le sol. A ses yeux, ces restes étaient sacrés, ils étaient la nourriture de la vie, ce que Dieu avait donné à l'homme pour sa subsistance.

Ce sont là des détails ; mais toutes les circonstances de la vie humaine, quelque passagères ou petites qu'elles soient, à mesure que Jésus les traverse, sont ornées d'un rayon de cette gloire morale qui éclairait toujours de sa lumière le sentier que foulait les pieds du Sauveur. L'œil de l'homme était incapable de le suivre, mais devant Dieu tout s'élevait comme un encens, un parfum de bonne odeur.

► La joie du Sauveur

Les anges se réjouissent de la repentance des pécheurs : "Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent" (Luc 15. 10). Mais il y a plus. La joie, bien que Luc nous la montre réalisée dans le ciel, est une joie publique ; elle s'exprime et elle trouve de l'écho. Il convient qu'il en soit ainsi ; il convient que toute la maison partage la joie, car elle est une joie collective. Mais il y a plus encore : la joie du cœur de Dieu ainsi que elle des anges, une joie profonde, pleine, silencieuse et personnelle. Cette joie ne demande pas à être suscitée ou maintenue par d'autres : "J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas" (Jean 4. 32) ; ainsi parlait le cœur de Christ lorsqu'il goûtait cette joie. Le Berger venait de rapporter au bercail la brebis égarée du troupeau, l'ayant mise sur ses épaules bien joyeux ; la joie était tout entière pour lui. Toute la maison n'avait pas encore été appelée à se réjouir avec lui. En Jean 4, la Samaritaine invite les hommes de sa ville, alors que les disciples de Jésus ne comprennent encore pas. Ils ne sont pas aptes à voir les premiers fruits d'une moisson future. Tous, alors, se réjouiront ensemble. La joie profonde, inexprimée, du cœur divin se révèle ici, comme la joie du ciel se montre en Luc 15.

► Rafrâichi et reposé

Celui qui pouvait être ainsi nourri était quelquefois fatigué ; il pouvait avoir soif et avoir faim comme on le voit dans ce même chapitre 4 de Jean. Ainsi, au chapitre 4 de Marc, fatigué après un jour chargé, il s'endort au sein de la tempête, mais il est restauré par le sommeil, alors que, en Jean 4, Jésus est nourri sans aucun moyen extérieur. D'où cela venait-il ? Comme tout homme, Jésus avait besoin de repos à la fin d'une journée ; alors le sommeil lui est envoyé pour qu'il soit restauré et qu'il puisse reprendre son service dès le matin venu. Au chapitre 4 de Jean, il est encore lassé du chemin, et il a faim et soif. Il s'assied sur la margelle du puits, attendant que les disciples s'en reviennent du village voisin avec des provisions. Mais quand ils arrivent, ils trouvent le Seigneur rafrâichi et reposé, et cela sans avoir ni mangé, ni bu, ni dormi. Sa fatigue avait trouvé un autre rafrâichissement que celui que le sommeil aurait pu lui apporter. Il avait été réjoui par le fruit de son travail dans l'âme d'une pauvre pécheresse. La femme avait été renvoyée dans la liberté du salut de Dieu. Mais au chapitre de Marc, il n'y avait pas de femme de la Samarie et il a dû avoir recours à l'oreiller, dans sa fatigue.

Combien tout cela est vrai et facile à comprendre pour nous ! En Jean 4, le cœur du Seigneur était joyeux, tandis qu'en Marc 4, il n'y avait rien pour le réjouir. L'Écriture dit (et notre expérience confirme la vérité de cette parole) : "le cœur joyeux fait du bien à la santé, mais un esprit abattu dessèche les os" (Prov. 17. 22). Ainsi, dans l'un des cas, le Maître peut dire : "J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas", et dans l'autre, il fera usage de l'oreiller qu'une sollicitude attentive à ses besoins a préparé pour lui.

Combien l'humanité que le Fils avait prise est parfaite dans tous ses sentiments ! C'était, certes, une humanité ordinaire à part le péché. Tout ce que Jésus a fait, tout ce qu'il a dit, son service tout entier, soit dans sa substance, soit dans sa manière, tout rend témoignage de ce que Jésus est, et il est pour nous le témoin de ce que Dieu est.

Extraits du livre de J.G. Bellett : La Gloire Morale du Seigneur Jésus Christ